

LES CAHIERS  
PHILOSOPHIQUES  
DE STRASBOURG

## Les Cahiers philosophiques de Strasbourg

40 | 2016

Nietzsche philologue et philosophe

---

### Introduction

Philosophia facta est quae philologia fuit

Anne Merker

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cps/343>

DOI : 10.4000/cps.343

ISSN : 2648-6334

#### Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

#### Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2016

Pagination : 13-36

ISBN : 978-2-86820-947-4

ISSN : 1254-5740

#### Référence électronique

Anne Merker, « Introduction », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 40 | 2016, mis en ligne le 03 décembre 2018, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cps/343> ; DOI : 10.4000/cps.343

---

## Introduction\*

### *Philosophia facta est quae philologia fuit*

Anne Merker

«Ce qui était philologie est devenu philosophie». Par cette phrase, énoncée en latin, Nietzsche nouait l'épilogue de sa conférence inaugurale à l'Université de Bâle le 28 mai 1869, et signait solennellement son intronisation dans la chaire de philologie classique qu'il allait occuper jusqu'à sa démission à la fin de l'année universitaire 1878-1879<sup>1</sup>. Dire cela en latin dans une conférence prononcée en allemand et consacrée à la philologie classique à travers le cas exemplaire de la question homérique<sup>2</sup>,

\* Je remercie vivement Marc de Launay, qui m'a fait l'amitié de relire cet article avant publication.

1 Nietzsche fut appelé à l'Université de Bâle en février 1869 à l'instigation de son professeur à Leipzig, F. Ritschl, et fut titularisé comme professeur ordinaire au printemps 1870 en s'étant vu décerner d'office dès le mois de mars 1869 par l'Université de Leipzig le titre de docteur au vu de ses publications dans la revue *Rheinisches Museum für Philologie*. Avant sa démission en 1879, il prit un congé pour maladie d'un an (année universitaire 1876-1877), durant lequel il séjourna à Sorrente. Dès 1871, il avait pensé quitter la chaire de philologie pour occuper une chaire de philosophie qui se libérait à Bâle. On trouvera en français une chronologie détaillée des premières années de Nietzsche dans l'édition de la Pléiade dirigée par M. de Launay, t. I.

2 La conférence, dont la version orale avait pour titre «Über die Persönlichkeit Homers», a été publiée par Nietzsche en 1869 sous le titre *Homer und die klassische Philologie* (KGW II/1, p. 247-269 ; à paraître en français en 2019 aux Belles Lettres, trad. M. de Launay, présentation P. D'Iorio et F. Fronterotta, dans les *Écrits philologiques de Nietzsche*, dir. P. D'Iorio et A. Merker. L'édition par G. Fillion et Ch. Molinier [Le Passeur-Cecophop, 1992] est de faible valeur scientifique).

c'était non seulement revendiquer une modalité philosophique de la philologie, mais encore le faire de manière philologique, en se plaçant sous le patronage d'un auteur classique qui avait lui-même souligné – sur le mode de la moquerie – quelques travers des études homériques, et qui était passé lui aussi par le détour de la philologie avant de parvenir à la philosophie, elle-même contaminée partiellement par la philologie. Sénèque, en effet, celui que Nietzsche qualifiera plus tard de « toréador de la vertu » et placera en tête de ses « impossibles »<sup>3</sup>, avait déjà raillé sur le fondement de sa propre expérience la perversion d'un rapport philologique aux textes du passé et avait déjà exigé la soumission de toute lecture des antiquités à la perspective de la vie (nous y reviendrons en détail plus loin). Ce geste, dont les racines remontent en réalité à la période socratique au moins, notamment à la personne de Diogène le Chien<sup>4</sup>, et qu'on peut voir déjà dans le *Protagoras* de Platon à l'occasion d'une exégèse d'un poème de Simonide<sup>5</sup>, ce geste donc, Nietzsche, en parfait connaisseur de la tradition classique, le répète et le renouvelle à sa façon. S'il est un point commun entre Nietzsche et les philosophes grecs, c'est la primauté de la perspective de la vie. Réserve faite des mutations décisives que Nietzsche fait subir à cette notion, qu'il en viendra à penser comme volonté de puissance<sup>6</sup>, il n'en reste pas moins que philosopher, à ses yeux comme à ceux de tous les philosophes antiques (et non seulement socratiques), est d'emblée un engagement vital. Mais là où Nietzsche se distingue, c'est que les philosophes antiques n'ont pas revendiqué la philologie comme philosophique voire l'ont parfois totalement congédiée, alors que Nietzsche la revendique, autant dans sa période de maturité que dans sa période de jeunesse – quoique différemment.

3 *Crépuscule des Idoles*, « Divagations d'un "inactuel" », §1. Sénèque par ailleurs est déclaré « sommet de la tromperie morale dans l'Antiquité » (*Fragments Posthumes*, 1884, 25[347], *KSA* 11, p. 103).

4 C'est ce qui ressort de DIOGÈNE LAËRCE, *Vies et opinions des philosophes illustres*, VI 27 : « [Diogène] s'étonnait que les grammairiens inspectassent les maux d'Ulysse, pendant qu'ils ignoraient les leurs. Et de même, à propos des musiciens, il s'étonnait de les voir soumettre les cordes de leur lyre à l'harmonie, pendant qu'ils laissaient les traits de leur âme désharmonisés ».

5 *Protagoras*, 239a-348a, particulièrement 347b-348a.

6 *Par delà bien et mal*, I, §13.

Je souhaite donc ici, de manière introductive aux actes d'un colloque consacré à Nietzsche comme philologue et philosophe, souligner cette union complexe de philologie et de philosophie chez Nietzsche, pour rappeler en particulier à la jeune génération, à un moment historique où les « réformes » des programmes scolaires achèveront bientôt de faire perdre toute évidence à l'Antiquité grecque et latine, que le flamboiement si attractif de la pensée nietzschéenne ne brûle pas sans combustible, et que l'éclat de sa pensée a d'abord été sous-tendu par la froide obscurité d'une science relativement ingrate mais nécessaire, sans laquelle l'originalité même ne serait qu'un insupportable dilettantisme. La réflexion critique de Nietzsche autour de la philologie est d'ailleurs elle-même immédiatement une préoccupation touchant l'éducation et la formation des générations à venir. Son vieux maître, Friedrich Ritschl, lui écrivait en février 1872, à propos de *La Naissance de la tragédie*, quelques mois avant la violente et injurieuse diatribe du jeune Wilamowitz :

« Vos réflexions pourront-elles servir de nouveaux fondements à l'éducation ? La grande masse de notre jeunesse ne trouverait-elle pas sur une telle voie qu'un mépris immature pour la science sans pour autant accéder à une appréhension plus profonde de l'art ? Au lieu de propager la poésie, ne risquerions-nous pas ainsi d'ouvrir la porte à un dilettantisme généralisé ? Voilà les scrupules qu'on doit accorder au vieux pédagogue, sans que pour autant, me semble-t-il, il doive se sentir "maître-censeur" »<sup>7</sup>.

Le vieux pédagogue qu'était Ritschl n'avait en effet rien d'un censeur, et il avait su repérer dans le jeune Nietzsche une personnalité exceptionnelle, si bien que son avertissement quant à l'effet de *La Naissance de la tragédie* sur les jeunes générations ne devait pas être pris à la légère. D'autre part, Nietzsche lui-même se préoccupait effectivement d'éducation, comme on le voit dans les cinq conférences *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement* écrites et prononcées au début de l'année 1872<sup>8</sup> et dont il envisageait de faire une publication en cohérence avec l'esprit de *La Naissance de la tragédie* et l'événement de Bayreuth<sup>9</sup>. Le talent d'écriture

7 F. RITSCHL, Lettre à Nietzsche, 14 février 1872 (italiques de Ritschl) (*KGB* II/2, p. 542), trad. M. Cohen-Halimi, in : M. DIXSAUT, *Querelle autour de La naissance de la tragédie*, p. 35.

8 Voir la Notice à ces cinq conférences rédigée par M. COHEN-HALIMI dans l'édition de la Pléiade, I, p. 976 *sqq.*

9 Lettre à E. W. Fritsch, 22 mars 1872 (*KGB* II/1, p. 300-301).

de Nietzsche, sa critique de la philologie de son temps, le fait qu'il ait adopté un style inédit dans les écrits de philologie et qu'il se soit dispensé dans son premier livre de fournir certaines preuves et références philologiques à l'appui de ses interprétations, ne doit pas faire croire qu'on aurait là un auteur étranger à l'esprit de la philologie la plus scientifique.

### **Le sens de la philologie classique**

Avant d'aller plus loin en ce qui concerne Nietzsche, il convient de faire un bref rappel de ce qu'on entend par «philologie». Pour le dire très rapidement et abstraction faite des débats d'écoles et de méthodes qui avaient cours à l'époque de Nietzsche<sup>10</sup>, la philologie est d'abord ce grâce à quoi nous pouvons *lire* les textes, c'est-à-dire d'abord tenir en mains des textes édités avec des garanties touchant leur auteur, leur agencement, leur titre même, leur forme linguistique, et ensuite comprendre leur teneur, leur signification linguistique la plus élémentaire, leur signification littéraire la plus élaborée, leur signification historique ou conceptuelle dans l'ensemble. Ces aspects se retrouvent de manière implicite dans la formule ramassée que Nietzsche donnera de la philologie comme méthode générale à la fin de sa vie: «L'art de bien lire»<sup>11</sup>. Cette définition, donnée par Nietzsche à une philologie au sens le plus large, ou peut-être faudrait-il dire le plus épuré, et que Nietzsche ne réserve pas à des textes au sens littéral mais étend jusqu'aux textes métaphoriques que sont les faits, est en réalité à l'œuvre dans la philologie scientifique et «universitaire», dont le but est bel et bien de permettre de lire, quels que soient les défauts et les errances que Nietzsche a identifiés à juste titre dans la philologie réelle de son époque – et de la nôtre. Ce n'est pas un hasard si Nietzsche utilise le nom de «philologie» pour cet art. Elle joue donc un rôle primordial pour la transmission des textes du passé, à la fois dans leur lettre même et dans

10 Sur ce point, voir dans le présent volume les articles de M. DE LAUNAY et de Ch. CORBIER.

11 *Antichrist*, §52: «Unter Philologie soll hier, in einem sehr allgemeinen Sinne, die Kunst, gut zu lesen, verstanden werden, – Thatsachen ablesen können, *ohne* sie durch Interpretation zu fälschen, *ohne* im Verlangen nach Verständnis die Vorsicht, die Geduld, die Feinheit zu verlieren» (*KSA* 6, p. 233).

leur signification. Sans la philologie, on s'expose sans cesse au risque de l'incompréhension et de l'erreur grossières. Qu'on songe à la distance qui nous sépare d'Homère, distance temporelle, géographique, culturelle dans son ensemble, religieuse, morale, artistique, linguistique, littéraire, historique, politique, scientifique, technique, environnementale même et géographique... : on aura là l'espace où se déploie la philologie, même si l'on peut avoir une entente plus restreinte de cette science comme se bornant à l'étude du texte, ou une entente plus large comme touchant le contexte autant que le texte, ou encore comme art de lire toute chose.

Qu'en est-il, à présent, de la philologie *classique*? Toute philologie n'est pas nécessairement classique, toute philologie ne porte pas nécessairement sur les périodes les plus abouties de l'Antiquité grecque et de l'Antiquité romaine, ni même sur des périodes reculées : il y a en effet de la philologie – à un degré plus ou moins élevé de technicité – dès lors qu'on se préoccupe d'éditer sérieusement des textes, que ce soit les cours au Collège de France donnés par Michel Foucault ou les *Pensées* de Pascal, qu'il s'agisse des poèmes de Goethe ou des écrits de Nietzsche lui-même. C'est la philologie appliquée à Nietzsche qui nous évite de parler de l'ouvrage *La Volonté de puissance* comme si l'auteur en était le philosophe lui-même<sup>12</sup>. La philologie n'est dite «classique» que lorsqu'elle concerne l'Antiquité grecque et l'Antiquité romaine. Pourquoi ne pas parler simplement de philologie *antique*? «Classique» dit plus qu'«antique», «classique» exprime déjà un jugement de valeur et confère un statut particulier à une certaine période de l'Antiquité. Or ce qui est ainsi exprimé axiologiquement par «classique» est précisément ce que Nietzsche veut réactiver dans la pratique de la philologie. Car ce terme, comme le note Nietzsche dans son cours encyclopédique et introductif à la philologie classique<sup>13</sup>, provient d'un terme d'ordre politique, la *classis*, «classe», par laquelle les Romains divisaient leur peuple. Cicéron lui-même, par métaphore, a traité des philosophes en termes de classes ; il écrit dans les *Académiques* :

12 Voir Mazzino MONTINARI, «*La volonté de puissance*» n'existe pas.

13 *Encyclopädie der klassischen Philologie und Einleitung in das Studium derselben*, KGW II/3, p. 341-437 (à paraître en français en 2019 aux Belles Lettres, traduit par M. de Launay, présenté par P. D'Iorio et F. Fronterotta, dans les *Écrits philologiques*).

« Comparés à Démocrite, Cléanthe et Chrysippe sont à mon avis *quintae classis*, de cinquième classe », autrement dit « de cinquième ordre »<sup>14</sup>.

Le terme *classis* utilisé seul peut désigner « la classe », entendue comme la classe par excellence, la première classe, et a donc un sens *aristocratique*. *Classicus* qualifie ainsi, sans autre précision nécessaire, un être « qui relève de la première classe », si bien qu'on voit d'emblée que dans la philologie classique s'est joué quelque chose de particulier, qui s'exprime par métaphore d'un terme de signification aristocratique, et qui n'apparaît pas dans le reste de la philologie, à savoir une question de valeur et de hiérarchie, l'idée qu'une certaine période de l'Antiquité constitue une référence, qu'elle peut, qu'elle doit être proposée comme modèle. Ce point révèle que tout débat sur la philologie classique touche immédiatement et intimement à la problématique de l'éducation, comme Nietzsche le souligne dans sa conférence inaugurale : « [...] la philologie, de par son origine et de tout temps a simultanément été pédagogie »<sup>15</sup>. Cette dimension de la philologie classique, le jeune Nietzsche la rattache, dans sa conférence inaugurale *Homère et la philologie classique*, à la tendance esthétique-éthique (*aesthetisch-ethischer Trieb*) de la philologie (ou « esthétique », *Aesthetik*), à côté de ses deux autres composantes majeures, correspondant à une tendance scientifique (*wissenschaftlicher Trieb*), dont l'union avec la précédente a quelque chose de problématique : l'histoire (*Geschichte*), et la science de la nature (*Naturwissenschaft*), laquelle est en l'occurrence l'étude du plus profond instinct de l'être humain, l'instinct du langage (*Sprachinstinkt*). La philologie, nous dit Nietzsche, est en effet quelque chose de composite, associant une tendance à prendre l'Antiquité pour modèle, à côté de la tendance qu'on pourrait dire simplement positiviste, consistant à l'étudier du point de vue de l'histoire et du point de vue de la faculté linguistique de l'être humain<sup>16</sup>. Ces deux dernières tendances aboutissent dans les cas extrêmes à une objectivation telle de son objet que celui-ci ne nous concerne plus : le problème des philologues professionnels, dit Nietzsche au chapitre 6 de la deuxième des *Considérations inactuelles*, c'est

14 CICÉRON, *Premiers Académiques*, II, xxiii 73, cités en latin par Nietzsche, *op. cit.*, KGW II/3, p. 341, n. 1.

15 *Homer und die klassische Philologie*, KGW II/1, p. 250.

16 *Idem*, p. 249-250.

qu'ils ne sont concernés en rien par les Grecs<sup>17</sup>. Inversement, la tendance esthétique, qu'on peut qualifier d'idéaliste, a porté ceux qui auraient dû être les alliés les plus solides de la philologie classique, à savoir les artistes, à polémiquer violemment contre elle : car les composantes scientifiques de la philologie, comme toute science, ont une capacité dissolvante et destructrice des opinions admises, et ont parfois renversé les statues vénérées de l'art. Ainsi de la question homérique, qui fit l'objet de profonds développements en Allemagne, tout particulièrement de la part du grand philologue Friedrich August Wolf (1759-1824), et qui aboutit à nier l'existence d'un poète nommé Homère et la composition unitaire de chacun des deux plus prodigieux fleurons de la poésie grecque. Schiller avait reproché à la philologie d'avoir déchiré la couronne d'Homère ; Goethe, après avoir apprécié un temps les travaux de Wolf, avait fait défection, au nom de la revendication d'une sensibilité qui trouvait davantage sa jouissance dans la pensée d'un auteur unique des poèmes<sup>18</sup>. La conférence inaugurale de Nietzsche, reprenant la question homérique à partir de la question de la personnalité d'Homère, se propose de montrer par ce cas paradigmatique que les progrès scientifiques les plus significatifs de la philologie classique n'éloignent pas de cette Antiquité idéale aimée des poètes, mais y conduisent, et que là où l'on voit à tort la destruction des choses sacrées, ce sont en réalité de nouveaux autels qui sont dressés, plus beaux que les précédents. Bref, il veut faire mentir l'expression par laquelle Schiller avait récusé la philologie scientifique, la « barbarie érudite » (*gelehrte Barbarei*)<sup>19</sup>.

Nietzsche a donc précisément voulu redonner vie à la tendance esthétique-éthique de la philologie classique au sein même de la philologie scientifique, à un moment où sa dimension scientifique et historique, refondée pour l'époque moderne un siècle auparavant par Wolf, semblait avoir perdu son sens pour se réduire à une érudition stérile voire destructrice de toute relation vivante et exaltante à la beauté et la profondeur de l'Antiquité. Insistons encore une fois sur le fait que Nietzsche, tout en déplorant les errements de la philologie contemporaine, revendiquait la dimension scientifique de la philologie et ne récusait pas Wolf, loin de là. On le voit aussi, pour ne prendre que

17 *Considérations inactuelles*, II, §6 (OPC II, 1, p. 133).

18 *Homer und die klassische Philologie*, KGW II/1, p. 252.

19 *Idem*, p. 254.

cet exemple, dans la deuxième des cinq conférences *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement* :

«[...] le but du gymnase s'est à nouveau fort éloigné de la culture humaniste que Wolf désirait. Et c'est plutôt l'ancienne estime absolue pour l'érudition (*Gelehrsamkeit*) et la culture érudite (*gelehrten Bildung*), estime que Wolf lui-même avait dépassée, qui, après un lâche combat, a pris la place du principe de culture (*Bildungsprinzip*) qui s'était introduit, et qui maintenant revendique de nouveau, sinon publiquement comme autrefois, mais avec un masque et le visage couvert, son droit exclusif»<sup>20</sup>.

Il faut prendre garde, nous semble-t-il, à ne pas identifier sans autre forme de procès érudition et science, même si le terme *der Gelehrte* peut se traduire non seulement par « érudit » mais encore par « savant », ce qui en fait une notion limitrophe ou bivalente. La philologie scientifique n'est pas nécessairement égarée dans l'ornière stérile de l'érudition. On pourrait en conséquence dire de Nietzsche que sa tentative n'était finalement rien d'autre qu'une volonté de réaliser à nouveau, dans le sillage du fondateur allemand de la philologie scientifique dans sa version moderne, l'union des tendances conflictuelles qu'il décelait au sein de la philologie, la scientificité et la dimension axiologique. Il s'agissait pour lui de redonner sa place à la problématique immédiatement axiologique qui se joue dans la notion de philologie classique, dans son acception la plus originelle et la plus exigeante, pour ne pas dire aristocratique, qui fait de l'Antiquité grecque un modèle d'une imitation non servile, ou plutôt l'appel à une forme de transposition vivante – aussi vrai qu'il ne peut s'agir de reproduire. C'était finalement s'efforcer, au sein même d'une philologie scientifique qui continuait de se revendiquer comme classique – et qui était donc déjà animée intérieurement par une perspective axiologique qui ne fut pas inventée par Nietzsche –, de soumettre la tendance scientifico-historique à l'instinct « esthétique » (selon les termes du jeune Nietzsche) pour mieux la subordonner à la vie. La perspective axiologique qui fut celle de Nietzsche de manière pleinement affirmée à

20 *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, II, Pléiade, t. I, p. 231 (trad. légèrement modifiée pour les mots *gelehrten Bildung*, que J.-L. Backès rend par « culture savante ») (*KSA* 1, p. 689). Voir aussi à propos de Wolf, *Considérations inactuelles*, III, § 8, ou encore *Fragments posthumes*, mars 1875, 3[2], etc.

l'époque de sa maturité dans la question de la généalogie de la morale, question qui unit elle-même une perspective scientifique, philologique<sup>21</sup>, avec une perspective axiologique, trouve donc déjà un terrain naturel d'expression dans la question de la "simple" philologie classique<sup>22</sup>. Avec cette différence importante, que la réflexion du jeune Nietzsche, portant certes déjà sur les valeurs, n'est pas encore une axiologie au sens plein du terme, c'est-à-dire une réflexion sur la valeur des valeurs mettant en question cette dernière comme telle<sup>23</sup>.

C'est ainsi la réactivation du *classique* en son sens axiologique que tenta Nietzsche dans son texte fort peu "classique" (au sens dévalué de "conformiste") que fut *La Naissance de la tragédie*. La difficulté de cette tentative, consistant à réaliser l'union hiérarchique de la scientificité et de l'idéalité (ou fonction de modèle) dont on revêt l'Antiquité, se mesure non pas tant au pamphlet de Wilamowitz – dont l'excès et la transparente jalousie suffisent d'emblée à amoindrir la valeur<sup>24</sup> – qu'à la post-face intitulée « Essai d'autocritique » que Nietzsche a rédigée lors de la réédition de 1886. Il y souligne rétrospectivement que le problème

- 21 La philologie est revendiquée dans l'Avant-propos de *La Généalogie de la morale*, § 3 et 7.
- 22 On pourrait même rapprocher la dimension métaphorique du terme « classique » de celle du mot « généalogie ». Dans une mise au point précieuse sur la notion et la terminologie de la « généalogie », E. Salanskis souligne la dimension métaphorique de ce dernier terme (dérivant de *genos*, « race, lignée ») et sa connotation nobiliaire (*Nietzsche*, p. 235). Ainsi, tant dans le terme de « classique » que dans celui de « généalogie » s'exprime une nuance aristocratique et une problématique axiologique.
- 23 Il n'y aura ainsi véritablement d'axiologie au sens le plus propre qu'à partir du moment où, selon la formule de Nietzsche, la valeur des valeurs n'est plus considérée comme donnée et sans question (cf. *La Généalogie de la morale*, Avant propos, § 6). Voir en ce sens l'ouvrage cité d'E. SALANSKIS, *Nietzsche*, et en particulier sa conclusion qui récapitule très clairement la progression – faite à la fois de continuité et de ruptures – de la démarche nietzschéenne.
- 24 Wilamowitz (1848-1931) n'était encore à l'époque de la parution de *La Naissance de la tragédie* (1872) qu'un aspirant et s'était offusqué de la nomination de Nietzsche à Bâle, où il voyait un privilège insensé accordé à un disciple de Ritschl; la rivalité universitaire entre deux groupes antagonistes de philologues sous-tend d'ailleurs la polémique (voir en ce sens la lettre de Wilamowitz à C. L. Peter, mars 1872, publiée dans *Querelle autour de La Naissance de la tragédie*, p. 59-60, cf. p. 282).

qui l'occupait derrière la tragédie et son origine, c'était le problème de la *science* elle-même – ce qui transparaissait aussi dans les pages que nous venons de voir de sa conférence inaugurale –, mais, cette fois, avec une mise en cause de l'esprit scientifique représenté particulièrement non par la philologie, mais par la dialectique et l'esprit théorique de Socrate. «La science pour la première fois saisie comme problématique et suspecte» fut installée sur le terrain de l'art, car, écrivait-il, «le problème de la science est indiscernable quand on le laisse sur le terrain de la science elle-même». Nietzsche devait donc la décentrer, l'examiner dans l'optique de l'art, et examiner l'art dans l'optique de la vie. Mais ce décentrement, Nietzsche le fait parallèlement, sourdement, pour la philologie elle-même, et il le fait paradoxalement de l'intérieur, en proclamant la mue philosophique de la philologie – comme si celle-ci était déjà advenue, alors qu'elle est à accomplir: *philosophia facta est quae philologia fuit*. Sénèque, auquel Nietzsche fait allusion, n'exprimait rien de tel. Il ne souhaitait pas, il déplorait. Il ne traitait pas du devenir de la philologie, mais de celui de la philosophie. Nietzsche, lui, se préoccupe ici de la philologie.

### Variations sur un thème sénéquien

La formule de Sénèque à laquelle Nietzsche fait allusion se trouve dans la lettre 108 adressée à Lucilius (§23), où le philosophe romain exprimait au 1<sup>er</sup> siècle sa critique du dévoiement de la philosophie en philologie par les écoles philosophiques elles-mêmes – y compris celle à laquelle Sénèque adhérait, à savoir le stoïcisme. Ainsi avait-il écrit à Lucilius:

[...] *quae philosophia fuit, facta philologia est.*

«[...] ce qui fut philosophie est devenu philologie»<sup>25</sup>.

Dans ce croisement entre Sénèque et Nietzsche se joue un rapport très différent à la philologie et une conception divergente de sa place vis-à-vis de la philosophie. Sénèque récuse purement et simplement la philologie, qui a contaminé la philosophie. Il écrit ainsi:

«[...] les] maîtres [...] nous enseignent à disputer, non à vivre; [... les] élèves [...] se présentent à leurs maîtres avec l'intention bien

25 SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, 108.23.

arrêtée de se cultiver l'esprit, sans songer à l'âme; et cela fait que ce qui fut philosophie est devenu philologie (*quae philosophia fuit, facta philologia est*). Or, il importe beaucoup en toute étude qu'on aborde, de savoir le but qu'on se propose. L'apprenti-grammairien<sup>26</sup>, en épluchant Virgile, ne lit pas l'admirable trait "Le temps fuit, le temps irréparable" en se disant: "Veillons! Si nous ne faisons pas diligence, nous voilà en arrière. Les jours nous poussent, poussés eux-mêmes d'un branle agile. Une force nous emporte à notre insu; tous nos arrangements regardent l'avenir; tout se précipite, et nous dormons!" Mais il observe que, dans tous les passages où Virgile parle de la vitesse du temps, il emploie le verbe *fuir*<sup>27</sup>.

Sénèque écrit dans d'autres lettres des considérations similaires, par exemple dans la lettre 88, §42 :

«Et les philosophes, combien n'ont-ils pas d'occupations superflues et sans rapport avec la pratique de la vie? Eux aussi se sont ravalés à passer des syllabes, à dissertar sur les propriétés des conjonctions et des prépositions; ils ont couru sur les brisées du grammairien, du géomètre; tout ce qu'il y avait d'inutile dans ces sciences, ils l'ont transplanté dans la leur. Qu'en est-il advenu? Ils ont mieux su l'art de parler que l'art de vivre (*diligentius loqui scirent quam uiuere*)»<sup>28</sup>.

Nietzsche, à plusieurs siècles de là, dans un tout autre pays et un tout autre contexte historique, constate lui aussi une contamination de la philosophie par la philologie – en l'occurrence, le dévoiement de la philosophie en une pure histoire érudite de la philosophie, par où celle-ci se rend étrangère à elle-même. Il écrit, dans la troisième des conférences *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, en déplorant la «destruction de la philosophie par elle-même»<sup>29</sup>:

«[...] lentement, à la place de l'interprétation profonde des problèmes éternellement semblables se sont introduits des examens et des questions historiques, et même philologiques: ce qu'a pensé ou non tel ou tel philosophe, si on peut lui attribuer avec raison

26 Sénèque dit *grammaticus*, autre nom du *philologus* à Rome.

27 *Lettres à Lucilius*, 108.23, trad. H. Noblot (légèrement modifiée). Nietzsche cite dans l'*Encyclopédie de la philologie classique* la phrase *quae philosophia fuit etc.*, et le texte latin d'un passage similaire à celui-ci, situé en 108.30-32 (KGW II/3, p. 343), ce qui montre qu'il s'était pleinement approprié ce texte de Sénèque dans sa totalité.

28 *Lettres à Lucilius*, 88.42, trad. H. Noblot.

29 *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, éd. cit., p. 275.

tel ou tel écrit ou si telle ou telle leçon<sup>30</sup> mérite d'être retenue. Voilà à quel traitement neutre de la philosophie nos étudiants sont maintenant poussés dans les séminaires philosophiques de nos universités; c'est pourquoi j'ai depuis longtemps pris l'habitude de considérer cette science comme une branche de la philologie et d'apprécier ses tenants selon leur qualité, bonne ou mauvaise, de philologues. Il va de soi que par là la philosophie elle-même est bannie de l'université [...]»<sup>31</sup>.

Dans ces lignes, qui ne peuvent manquer d'interpeller tout professeur de philosophie encore aujourd'hui, Nietzsche revendique le mode du philosophe antique, où la philosophie est immédiatement un engagement de la vie, en prenant justement l'exemple des stoïciens :

«[...] personne ne vit en philosophe, avec cette probité simple et virile qui obligeait un Ancien, une fois qu'il avait juré fidélité à la Stoa, à se conduire toujours et partout en stoïcien»<sup>32</sup>.

Et il fait entendre comme Sénèque – sans se référer ici explicitement à lui, mais c'est bien d'un thème sénèqueien qu'il s'agit – la thèse de la vie comme un métier, un art à apprendre par la philosophie, par opposition à l'art de la parole :

«Comme si la vie elle-même n'était pas un métier qu'il faut apprendre du début et sans relâche, qu'il faut exercer sans ménagement, si l'on ne veut pas qu'elle donne le jour à une rampante engeance de bavards et d'incapables!»<sup>33</sup>.

Comparer avec Sénèque :

«Ajoutez que le trop d'attachement aux arts libéraux fait des fâcheux, des bavards, des indiscrets, des suffisants, d'autant moins portés à s'instruire du nécessaire qu'il n'est entré dans leur instruction que du superflu!»<sup>34</sup>.

De même, le parallèle entre Sénèque et Nietzsche est frappant quant à la critique de la tradition philologique alexandrine. Quand Nietzsche

30 «Leçon» (*Lesart*) est ici un terme de philologie désignant une variante d'un manuscrit par rapport à un autre.

31 *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, éd. cit., p. 276.

32 *Considérations inactuelles*, II, §5, *OPC* II, 1, p. 124.

33 *Idem*, II, §10, *OPC* II, 1, p. 164.

34 *Lettre à Lucilius*, 88.37, trad. H. Noblot.

fait des alexandrins un type humain spécifique, le type de l'homme où domine l'instinct scientifique, Sénèque en faisait déjà une caricature et traitait la tendance philologique érudite comme une *maladie* à laquelle il préconisait comme remède *l'oubli* pur et simple :

« Ce fut jadis une maladie (*morbis*) des Grecs de se demander combien de rameurs avait Ulysse, si c'est l'*Iliade* ou l'*Odyssée* qui a été écrite la première, puis si elles sont du même auteur, ou autres questions de cette espèce, que tu peux garder pour toi sans enrichir ta conscience ou publier sans paraître plus savant, mais seulement plus ennuyeux. Voici que les Romains aussi sont gagnés par cette vaine ardeur de recherches superflues. J'ai entendu ces jours derniers exposer ce que chacun des chefs romains avait été le premier à faire : le premier, Dullius, remporta une victoire navale ; le premier, Curius Dentatus promena des éléphants dans son triomphe »<sup>35</sup>.

Après avoir énuméré une longue liste de ce type de recherches, où, comme l'on voit, il inclut déjà la « question homérique » et qu'il qualifie ailleurs de « fadaïses qu'il faudrait désapprendre si on les savait »<sup>36</sup>, Sénèque pose ouvertement la question de leur utilité pour « quelque chose de bon » (*ad ullam rem bonam*, XIII.6), c'est-à-dire *pour la vie*, pour la vie dans son accomplissement ultime qu'est le bonheur selon la perspective stoïcienne, compris moralement.

Les Grecs dont Sénèque dénonce ici l'occupation morbide ne sont déjà plus « les Grecs » par excellence : ce sont les érudits grecs d'Alexandrie, œuvrant dans le *Mouseion* (ou Musée, Sanctuaire des Muses) fondé par l'ancien général d'Alexandre le Grand, Ptolémée, peu après l'an 295 et doté de la célèbre Bibliothèque ; ce sont ces savants qui avaient déjà porté à un premier sommet la philologie scientifique et érudite, saluée d'ailleurs par Nietzsche dans sa conférence inaugurale pour ce qui est de la question homérique<sup>37</sup>, et qui s'adonnaient à l'édition critique d'Homère et de toute la littérature de la Grèce classique.

La philologie scientifique et critique est donc née dès l'Antiquité et a eu une destinée contraire à l'intention de celui qui forgea pour la première fois le mot *philologia*. C'est en effet selon toute vraisemblance Platon qui inventa ce mot, lequel figure une fois dans le *Théétète*. Avec

35 SÉNÈQUE, *De la brièveté de la vie*, XIII.2-3, trad. A. Bourgerly.

36 *Lettre à Lucilius*, 88.37, trad. H. Noblot.

37 *Homer und die klassische Philologie*, KGW III/1, p. 255.

*philologia*, il invente *philologos* ainsi que leurs contraires, *misologia* et *misologos*<sup>38</sup>. Mais chez lui, la *philologia* ne désigne nullement une science d'édition et d'explication des textes majeurs du passé, une science de l'exégèse à l'appui du contexte historique, une critique de la transmission et de la tradition des œuvres écrites. Platon lui-même a brillé dans l'art de faire disparaître l'auteur et de falsifier pour ainsi dire l'origine de la parole dès lors qu'elle était écrite, si bien qu'en ce sens, Platon serait l'anti-philologue par excellence, comme Nietzsche disait de Platon qu'il était un esprit absolument non historique<sup>39</sup>. On sait la critique que fit Platon de l'écriture ou plus exactement des capacités d'éducation par le truchement de l'écriture, qu'il jugeait précisément à l'aune de la vie et de la mort, l'écrit n'étant plus qu'une parole peinte en noire, privée de la vie et n'ayant de sens que par rapport à la parole vivante qui lui sert de modèle. La *philologia* de Platon n'est rien d'autre que l'amour vivant de la parole vivante, du *logos* au sens le plus animé. En tant que désir passionné pour la parole échangée, elle se confond avec la *philosophia* conçue comme une dialectique.

Si c'est Platon qui invente le mot *philologia*, c'est en revanche non à lui mais à Aristote qu'on fait parfois remonter l'invention de la *philologie* au sens scientifique. Car Aristote aurait peut-être réalisé une édition critique d'Homère<sup>40</sup>, Aristote, dont la tradition nous dit que Platon l'appelait « le lecteur », et qui est probablement le premier à avoir constitué une bibliothèque scientifique d'importance, dans le cadre du Lycée. C'est dans cette filiation en tout cas que se situent les philologues alexandrins gravitant autour de la Bibliothèque d'Alexandrie, fondée donc par un ancien général d'Alexandre le Grand dont Aristote a été,

38 *Philologia*: *Théétète*, 146a. *Philologos*: *Lachès*, 188c, 188e; *Théétète*, 161a; *Phèdre*, 236e; *République*, 582e; *Lois*, 641e. *Misologos*: *République*, 411d; *Lachès*, 188c, 188e; *Phédon*, 89c. *Misologia*: *Phédon*, 89d.

39 Cette interprétation traverse en particulier le cours sur Platon (*Einleitung in das Studium der platonischen Dialoge*, KGW II/4, p. 83, 105, 118, 130, 134...).

40 On lui prête parfois une recension du texte, qu'il aurait offerte à Alexandre le Grand (PLUTARQUE, *Vies parallèles*: *Alexandre*, 8.2), mais le cas est douteux. Par ailleurs, le souci de l'établissement d'un texte correct n'a pas trouvé en Aristote son premier représentant ou en tout cas pas de manière exclusive, puisque les autorités athéniennes, en la personne de Lycurgue, se préoccupèrent dans la deuxième moitié du -IV<sup>e</sup> siècle de faire établir le texte de référence des œuvres des trois grands tragiques.

comme on sait, le précepteur, et sur les conseils d'un disciple d'Aristote et de Théophraste, Démétrios de Phalère. La bibliothèque du Lycée sera d'ailleurs à terme transférée à Alexandrie. Ce sont donc ces savants alexandrins qui servent à Nietzsche pour nommer le type humain de l'érudit, de la taupe philologique, avaleuse professionnelle de poussière<sup>41</sup>, qu'il retrouve chez ses confrères et qu'il a lui-même aussi été au moment même où il le brocarde.

Cette philologie érudite alexandrine, Sénèque l'avait donc déjà clairement attaquée au nom de la philosophie, et Nietzsche répète ce geste à plusieurs siècles d'intervalle. Tout comme le vers de Virgile ne *disait* rien au *grammaticus*, «l'Antiquité, écrit Nietzsche dans les conférences *Sur l'avenir...*, ne [...] parle pas au philologue, et par conséquent il n'a rien à dire de l'Antiquité»<sup>42</sup>. On retrouve ici la malédiction de l'écrit que révèle Platon dans le *Phèdre*, comme si l'écrit avait une dynamique mortuaire qui dessèche la grandeur et la beauté la plus saisissante en poussière d'érudition stérile. On lira en particulier ce tableau dans la troisième conférence *Sur l'avenir...* : Nietzsche y vilipende l'incapacité à éprouver une pensée hors de l'ordinaire à la lecture de Sophocle et d'Aristophane ; il moque la manière dont les philologues professionnels – autrement dit les mauvais philologues – réduisent Homère en miettes par une étude de ses prépositions pour régler la question homérique<sup>43</sup>. La question de la philologie n'est en fait rien d'autre que la question de la possibilité même de la *parole de l'écrit*, de la possibilité même qu'un écrit de nous parler depuis le lointain de son écriture vivante, depuis l'étrangeté de son époque, de son auteur. La question de la philologie se ramène au problème posé dans le *Phèdre*.

Mais si les accents de Nietzsche ressemblent à ceux de l'ancien stoïcien, Nietzsche n'est évidemment pas Sénèque. Sans insister sur la notion même de vie et le changement qu'elle subit en passant de la philosophie post-socratique à Nietzsche, sans parler des mutations radicales que Nietzsche impose à la problématique de la morale et de la vertu, le simple fait que le philosophe allemand inverse la formule de

41 Cf. *Homer und die klassische Philologie*, KGW II/1, p. 250 : Nietzsche met ici ce genre de propos dans la bouche des ennemis de la philologie, sans le reprendre ouvertement à son compte dans ce cadre solennel...

42 *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, éd. cit., p. 244.

43 *Idem*, p. 243.

Sénèque réserve une place différente à la philologie. Car en inversant la formule de Sénèque, il en reprend certes la charge critique comme on vient de le voir, mais il réclame par cette inversion que la philologie soit rehaussée à un niveau philosophique, quand Sénèque ne faisait que s'offusquer du mouvement inverse, à savoir de l'abaissement de la philosophie à la philologie. La revendication nietzschéenne est excentrique en un double sens : excentrique par son étrangeté et son incongruité face à un public de confrères philologues – et Nietzsche, dans le moment conclusif de sa conférence, mesure pleinement le risque d'être mis au ban de la confrérie des philologues professionnels :

« Laissez-moi espérer, leur dit-il, qu'avec une telle orientation, je ne deviendrai pas un étranger parmi vous »<sup>44</sup>.

Mais cette revendication est aussi excentrique en ce qu'elle décentre non seulement le philologue, mais encore le philosophe lui-même, autrement dit : l'homme moderne qui est dans le philosophe. Nietzsche se préoccupe en effet d'une autre maladie, la maladie de la modernité. L'homme moderne se prosterne devant lui-même et se prend comme mesure. La philologie classique, nous l'avons longuement souligné, est en soi une question de valeur, de modèle, de point de référence. Revendiquer la philologie *classique*, c'est donc ici revendiquer l'Antiquité pour « délivrer l'homme moderne de la malédiction du moderne »<sup>45</sup>, c'est-à-dire d'une fixation néfaste sur une mauvaise aune. La prosternation narcissique de l'homme moderne devant lui-même est à l'origine de sa haine envers la philologie classique, comme le souligne la conférence inaugurale<sup>46</sup>. Avec la question de la philologie classique, il se joue beaucoup plus qu'une simple querelle universitaire entre disciplines.

De maladie originelle, telle qu'elle apparaissait chez Sénèque, la philologie se mue ainsi chez le jeune Nietzsche, mais aussi chez le Nietzsche de la maturité, en une sorte de remède et un passage nécessaire. Nietzsche dira à propos de lui-même cette nécessité dans *Ecce Homo* :

« C'est en cela que consiste mon habileté : avoir été bien des choses et en bien des endroits pour devenir *un* – pour pouvoir atteindre

44 *Homer und die klassische Philologie*, KGW II/1, p. 269.

45 *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, IV, Pléiade, p. 252.

46 KGW II/1, p. 250.

à l'unité. Il était *nécessaire* que, pour un temps, je fusse, aussi, un savant (*Gelehrter*) »<sup>47</sup>.

Ainsi s'applique à Nietzsche ce que Sénèque a formulé dans un paradoxe temporel, Sénèque, qui avait aussi été à l'école de la philologie, comme le montre par exemple la lettre 58 où il dispute précisément de terminologie grecque et latine. Mais comme il le dit dans la lettre 88 à propos de tous les arts autres que la philosophie :

*non discere debemus ista, sed didicisse.*

« nous devons non pas apprendre ces choses-là, mais les avoir apprises »<sup>48</sup>.

C'est là un paradoxe temporel, dans une formule d'apparence rhétorique que Sénèque affectionnait parfois à l'excès, mais qui ne laisse pas de présenter une certaine pertinence, faisant entendre qu'il n'y a pas de temps présent pour un autre apprentissage que celui de la philosophie, c'est-à-dire de la vie, mais que le reste devrait avoir été *toujours déjà* su. La précocité philologique nietzschéenne, d'une certaine manière, aura réalisé ce paradoxe. À l'âge où beaucoup ne font encore que commencer leur carrière, il l'avait déjà terminée. La fin de cette carrière professionnelle n'était toutefois pas la fin de la carrière de la philologie nietzschéenne, élevée au rang de méthode générale de lecture de la réalité et des faits, et épurée de l'érudition qui l'entravait comme science.

## Revue des écrits philologiques de Nietzsche

Pour finir, nous passerons rapidement en revue les écrits philologiques de Nietzsche<sup>49</sup>, entendons par là en gros ceux qu'il a produits jusqu'à sa renonciation à la chaire de philologie et que l'on n'a pas classés d'emblée comme philosophiques. Toutefois, à la lumière de la proclamation *philosophia facta est*, on comprendra que toute séparation radicale entre des écrits philosophiques et des écrits philologiques court le risque d'être prise en défaut chez Nietzsche. C'est souvent un simple fait

47 *Ecce Homo*, « Les « Inactuelles » », derniers mots, *OPC VIII*, p. 295.

48 *Lettres à Lucilius*, 88.2.

49 Tous ces textes seront prochainement traduits en français à partir des manuscrits, sous le titre *Écrits philologiques* (Les Belles Lettres, 2018-2022, 12 volumes, dir. P. D'Iorio & A. Merker).

éditorial – donc un fait pouvant et devant être lui-même soumis à la critique philologique – qui conduit à classer *La Naissance de la tragédie* et des textes comme *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs* ou encore *La joute chez Homère* (comme les quatre autres préfaces pour des livres non écrits) dans les œuvres philosophiques<sup>50</sup>, pour ne citer que ces titres, tandis que les cours sur Platon ou sur la tragédie grecque ne bénéficient pas ordinairement de cette qualification<sup>51</sup>. La différence réside en ce dernier cas plutôt dans le statut de cours, où Nietzsche ne s'autorisait pas une pure interprétation personnelle des objets dont il avait pour mission d'instruire les étudiants, ce qui explique notamment son abondant recours à la littérature secondaire. Mais si l'on peut sans difficulté distinguer entre un cours d'un côté et un livre voulu comme tel et publié comme tel de l'autre, si l'on peut même sans difficulté tracer une ligne de démarcation entre des études publiées par Nietzsche mais relevant pleinement de problèmes philologiques au sens le plus étroit du terme (histoire de la composition d'un recueil de poésie, édition d'un manuscrit, etc.), il arrive en bien d'autres cas que la ligne de partage n'aille plus de soi et il apparaît indiscutablement que les écrits « philologiques » de Nietzsche lui ont, à tout le moins, fourni un matériau pour ses écrits « philosophiques », non seulement contemporains de ses cours, mais encore jusqu'à la dernière période de sa vie consciente.

C'est le cas tout particulièrement de l'article sur Théognis de Mégare (poète grec de la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> s.), première étude philologique rédigée par Nietzsche en 1866 à l'âge de 21 ans et publiée l'année suivante<sup>52</sup> – Théognis, dont le nom figure en bonne place dans le dernier livre publié de son vivant par Nietzsche, *La Généalogie de la morale* (1887). Nietzsche y traite de la compilation ayant conduit au recueil des élégies de Théognis, et il propose des explications originales et

50 Section III à VI de la *KGW*.

51 Ainsi G. Colli & M. Montinari ont-ils réuni dans la section II de la *KGW* les *philologica* et les notes de cours de Nietzsche, ce qui revient à faire une section consacrée à la philologie, puisque Nietzsche donnait ses cours comme professeur de philologie. Cela constitue quelque 2400 pages, auxquelles s'ajoutent des textes dans la section I consacrée aux écrits de jeunesse, sans oublier des fragments posthumes...

52 *Zur Geschichte der Theognideischen Spruchsammlung (Contribution à l'histoire du recueil gnomique de Théognis)*, *Rheinisches Museum für Philologie*, N.F. XXII, 1867, p. 161-200 (*KGW* II/1, p. 3-58).

astucieuses pour l'ordre dans lequel aurait été faite cette réunion d'élégies en s'appuyant sur des répétitions (des sortes d'aberrations) apparaissant dans le recueil. Les hypothèses de Nietzsche sur la confection de ce recueil de poésie sont encore mentionnées (et discutées) par exemple dans l'introduction de l'édition de Théognis aux Belles Lettres<sup>53</sup>. Sur le plan philosophique, la fréquentation philologique de Théognis a joué un rôle décisif dans la compréhension d'une morale aristocratique et dans les analyses lexicales du bien et du mal qu'on trouve notamment dans *La Généalogie de la morale*<sup>54</sup>.

Un autre texte publié par Nietzsche porte sur un autre poète, Simonide de Céos (VI<sup>e</sup>/V<sup>e</sup> s.), et parut en 1868<sup>55</sup>. Simonide, dont Platon fait une exégèse dans le *Protagoras*, est pour Nietzsche d'abord le poète qui proclame de prendre la vie comme un jeu<sup>56</sup> et qui participe de ce mouvement que Nietzsche considère comme la marque des Grecs : l'effort pour conquérir la clarté et surmonter l'obscurité. « Avec le calme du soleil », dit-il en parlant de sa claire parole<sup>57</sup>.

À côté de ces deux articles consacrés à la poésie, Nietzsche a fait paraître six autres textes. Trois d'entre eux (dont deux écrits en latin), traitent de Diogène Laërce et de ses sources<sup>58</sup>. Cette fréquentation assidue de l'ouvrage de Diogène par Nietzsche dans les années 1869-1870 a été décisive pour son approche des philosophes de l'Antiquité sous l'angle

53 THÉOGNIS, *Poèmes élégiaques*, Collection des Universités de France (l'édition remonte à 1948, mais elle est réimprimée régulièrement), p. 15, 17 (voir aussi p. 30 pour l'interprétation de la morale émergent de ces poèmes).

54 Théognis y est explicitement mentionné dans la 2<sup>e</sup> dissertation, § 5. Mais, outre des mentions dans les fragments posthumes, on pourrait retrouver sa figure tacitement présente en d'autres endroits du corpus nietzschéen.

55 *Beiträge zur Kritik der griechischen Lyriker. I. Der Danae Klage (Contributions à la critique des lyriques grecs. I. La plainte de Danaë)*, *Rhein. Mus. N.F.* XXIII, 1868, p. 480-489 (KGW II/1, p. 61-74).

56 *Humain, trop humain*, I, § 154 ; cf. *Die griechische Lyriker*, KGW II/2, p. 150.

57 *Humain, trop humain*, II, § 219.

58 *De Laertii Diogenis fontibus (Des sources de Diogène Laërce)*, parties I & II : *Rhein. Mus. N.F.* XXIII, 1868, p. 632-653 ; parties III & IV : *ibid.*, XXIV, 1869, p. 181-228 (KGW II/1, p. 77-167). *Analecta Laertiana (Morceaux choisis de Diogène Laërce)*, *Rhein. Mus.* XXV, 1870, p. 217-231 (KGW II/1, p. 171-190). *Beiträge zur Quellenkunde und Kritik des Laertius Diogenes (Contributions à la connaissance des sources et à la critique de Diogène Laërce)*, Bâle, 1870 (KGW II/1, p. 193-245).

de leur personnalité, dessinée par quelques traits choisis, selon le procédé adopté dans son livre inachevé mais destiné originellement à la publication, *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*, issu d'un cours sur les préplatoniciens de 1872.

Enfin, trois autres textes publiés portent sur Homère: outre la conférence inaugurale publiée en 1869, il publie en 1870 et 1873 une étude sur un texte grec connu par un manuscrit florentin du xiv<sup>e</sup> siècle, présentant une joute légendaire entre Homère et Hésiode<sup>59</sup>, et il procède en 1871 à l'édition scientifique de ce texte grec<sup>60</sup>. Les hypothèses faites par Nietzsche à propos des sources de ce texte ont été par la suite confirmées par des découvertes de papyri<sup>61</sup>. Dans l'ensemble, si la philologie classique d'aujourd'hui ne mentionne plus beaucoup les hypothèses philologiques de Nietzsche, certaines de ces hypothèses restent néanmoins vivantes ou ont même été confirmées<sup>62</sup>.

Ces textes publiés par Nietzsche lui-même, réunis dans le premier volume de la section II de l'édition des œuvres par Colli & Montinari, ne sont encore qu'une petite partie de ses écrits philologiques. Sans même parler des quelques recensions qu'il a publiées<sup>63</sup> ou de quelques textes

59 *Der florentinische Tractat über Homer und Hesiod, ihr Geschlecht und ihren Wettkampf* (Le traité florentin sur Homère et Hésiode, leur lignée et leur joute), parties I & II: *Rhein. Mus. N.F.* XXV, 1870, p. 528-540; parties III & IV: *Rhein. Mus. N.F.* XXVIII, 1873, p. 211-249 (*KGW* II/1, p. 273-337).

60 *Certamen quod dicitur Homeri et Hesiodi* (La joute légendaire d'Homère et Hésiode), Leipzig, 1871 (*KGW* II/1, p. 341-364).

61 Voir J. LATACZ, « On Nietzsche's Philological Beginnings », p. 18-19.

62 Voir les appréciations faites en 2014 dans H. HEIT & A. JENSEN (eds.), *Nietzsche as a Scholar of Antiquity*. On peut porter légitimement un jugement plus sévère sur l'apport de Nietzsche à la philologie (voir le rapport qu'en fait J. BARNES dans son article de 1986, repris dans le recueil cité à l'instant; comparer avec F. FRONTEROTTA, dans sa présentation des *Philosophes préplatoniciens*, éd. cit., p. 71 sq.; cf. article de M. DE LAUNAY dans le présent volume), mais on ne doit pas oublier d'une part que c'est le lot commun de tous les philologues que de voir une partie de leurs hypothèses dépassées par l'avancement de la recherche ou critiquées par leurs pairs, et d'autre part que l'activité professionnelle de Nietzsche en philologie au sens étroitement compris n'a été que d'une dizaine d'années.

63 Huit brèves recensions, publiées entre 1868 et 1870 (voir *KGW* II/1, p. 367-379).

dits de jeunesse – sur Démocrite par exemple<sup>64</sup>, ou sur le premier chœur d'Édipe Roi, texte rédigé en trois langues, latin, grec et allemand<sup>65</sup> –, il a laissé d'abondantes notes inédites de cours réunies dans les quatre autres volumes de la section II de l'édition Colli/Montinari. Pour prendre la mesure de leur ampleur et de leur technicité, nous passerons ici en revue rapidement les thèmes et domaines abordés entre 1869 et 1879, en donnant une date principale de commencement de la tenue du cours<sup>66</sup>.

On dispose ainsi d'un cours général et introductif sur la philologie classique dans son ensemble, que nous avons eu l'occasion de mentionner plus haut, *Encyclopädie der klassischen Philologie und Einleitung in das Studium derselben* (1871). Le reste des travaux est consacré à des thèmes particuliers, et se partage en philologie grecque (la plus représentée) et philologie latine (de moindre ampleur mais non de moindre technicité).

En philologie grecque, Nietzsche a rédigé des cours sur les tragédies d'Eschyle<sup>67</sup> et de Sophocle<sup>68</sup>, sur la poésie lyrique, sur la rythmique<sup>69</sup>,

64 Voir Pléiade, I, p. 738 *sqq.*, les projets nietzschéens sur Démocrite en 1868, contemporains d'une critique de Schopenhauer qu'on trouve dans les mêmes pages de notes, le tout permettant de revisiter radicalement la périodisation de l'œuvre de Nietzsche et de considérer la période wagnéro-schopenhauerienne comme une parenthèse entre le rationalisme inhérent aux recherches et intérêts philologiques initiaux de Nietzsche et l'esprit libre de *Humain, trop humain* (voir la Notice de P. D'ORIO à ces textes, p. 1123-1224).

65 *Primum Oedipodis Regis carmen choricum*, *KGW* I/3, April 1864 bis September 1864, 17[1], p. 329 *sqq.*

66 Les datations de ces textes sont parfois complexes selon que le cours a été faits plusieurs fois et augmenté au fil des années. On pourra retrouver la pluralité éventuelle des dates en se reportant à l'édition Colli/Montinari. La liste chronologique des cours de Nietzsche a du reste été établie par Curt P. JANZ, «Friedrich Nietzsches akademische Lehrtätigkeit in Basel 1869-1879».

67 Trois cours sur *Les Choéphores* (*KGW* II/2, p. 3-104).

68 *Einleitung in die Tragödie des Sophocles* (*KGW* II/2, p. 7-57). Il existe une traduction de ce texte chez Encre marine par F. Dastur et M. Haar, *Introduction aux leçons sur l'Édipe Roi de Sophocle. Introduction aux études de philologie classique*, datant de 1994; les deux titres présentent un texte incomplet.

69 Non moins de quatre cours (*KGW* II/3, p. 101-338). Les travaux de Nietzsche sont encore cités aujourd'hui, par ex. M. STEINRÜCK, *À quoi sert la métrique?*, p. 12 : «F. Nietzsche a été le premier à enseigner dans ses cours qu'il n'y avait pas de position forte ou faible, donc pas d'ictus

autant de cours contemporains de la préparation de *La Naissance de la tragédie* parue en 1872 et liés directement à sa rédaction ; sur Platon, avec une volumineuse introduction à la lecture des dialogues (1871)<sup>70</sup> ; sur les philosophes préplatoniciens (1872)<sup>71</sup>, sur les successions des philosophes préplatoniciens (1873)<sup>72</sup> ; sur la rhétorique grecque en général (1872, 1874)<sup>73</sup> – et l'on sait l'intérêt personnel que Nietzsche a porté à la rhétorique pour sa propre écriture –, et sur la rhétorique aristotélicienne en particulier, avec une traduction partielle de la *Rhétorique* du Stagirite (1874)<sup>74</sup> ; sur l'histoire de la littérature grecque dans son ensemble (très gros cours de 350 p., s'étendant sur trois semestres, de 1874 à 1876, avec réflexion liminaire critique sur la notion même et le mot de littérature, la question de l'écrit et de la parole, etc.), enfin sur le culte des dieux en Grèce (1875)<sup>75</sup>.

En philologie latine, les cours et notes sont moins nombreuses mais non négligeables (et rappelons en passant que Nietzsche avait une maîtrise parfaite du latin). Ils portent sur la grammaire latine (1869),

(accent d'intensité sur la position forte) dans la prononciation du rythme grec» (voir sur ce point dans le présent volume des explications détaillées de Carlotta SANTINI).

- 70 <Einführung in das Studium der platonischen Dialoge> ou <Einleitung in das Studium Platons> (KGW II/4, p. 7-188). La traduction de ce texte donnée aux éditions de L'Éclat par O. Seyden en 1991 est incomplète et fondée sur une ancienne édition du texte (Kröner, 1913).
- 71 *Die vorplatonischen Philosophen* (KGW II/4, p. 211-362), dont existe déjà aux éditions de L'Éclat une présentation et une traduction par, respectivement, P. D'Iorio et N. Ferrand, F. NIETZSCHE, *Les Philosophes préplatoniciens*, fondée sur les manuscrits.
- 72 <Die διαδοχαί der vorplatonischen Philosophen> (KGW II/4, p. 615-632), dont existe déjà dans le livre indiqué à la note précédente une présentation et une traduction par, respectivement, F. Fronterotta et N. Ferrand.
- 73 *Geschichte der griechischen Beredsamkeit* (1872) ; <Darstellung der antiken Rhetorik> (1874) (KGW II/4, p. 367-502).
- 74 <Einleitung zur Rhetorik des Aristoteles> (KGW II/4, p. 523-528). La traduction de la *Rhétorique*, remontant à la même année, contient : I 1-13 et III 1-4 ; il manque donc I 14-15, le livre II entier, et III 5-19 (KGW II/4, p. 533-611).
- 75 *Der Gottesdienst der Griechen* (KGW II/5, p. 363-520). Il existe une traduction de ce texte par E. Cattin, aux éditions de L'Herne, sous le titre *Le Service divin des Grecs*, fondée sur le texte d'une ancienne édition (Leipzig : Kröner, 1913).

sur l'épigraphie latine (1871), et l'on dispose de notes (à vrai dire peu parlantes) sur les *Académiques* de Cicéron (1870).

La variété des thématiques montre l'étendue des compétences de Nietzsche et le travail considérable qu'il a fourni durant ses quelques années de professeur en exercice à l'université de Bâle. La lecture des œuvres publiées de Nietzsche s'est enrichie depuis plusieurs décennies de la lecture de ce que l'on appelle les fragments posthumes, et nul ne remet plus en cause la nécessité de leur consultation. Il n'y a à nos yeux aucun doute que tous les écrits dits philologiques de Nietzsche, quelle que soit l'ampleur des informations que leur auteur sera allé chercher dans la littérature secondaire et académique dont il disposait et dont il avait le devoir d'user comme professeur, doivent aussi être pris en compte pleinement, au même titre que les fragments, si l'on veut *lire* Nietzsche. «L'art de bien lire» l'exige.

### *Bibliographie*

Les références des éditions principales des œuvres de Nietzsche et les abréviations figurent dans la bibliographie liminaire du volume.

BALAUDÉ Jean-François & WOTLING Patrick (éd.), «L'art de bien lire». Nietzsche et la philologie, Paris: Vrin, 2012.

BARNES Jonathan, «Nietzsche and Diogenes Laertius», in: HEIT H. & JENSEN A. (eds.), *Nietzsche as a Scholar of Antiquity*, New York/ London: Bloomsbury Academic, 2014, p. 115-137 (publication initiale dans *Nietzsche Studien*, 15, 1986, p. 16-40).

DIXSAUT Monique (éd.), *Querelle autour de La Naissance de la tragédie. Nietzsche, Ritschl, Rohde, Wilamowitz, Wagner*, trad. de M. Cohen-Halimi, H. Poitevin et M. Marcuzzi, Paris: Vrin, 1995.

HEIT Helmut & JENSEN Anthony (eds.), *Nietzsche as a Scholar of Antiquity*, New York/ London: Bloomsbury Academic, 2014.

JANZ Curt Paul, «Friedrich Nietzsches akademische Lehrtätigkeit in Basel 1869-1879», *Nietzsche Studien*, 3, p. 192-203.

LATACZ Joachim, «On Nietzsche's Philological Beginnings», in: HEIT H. & JENSEN A. (eds.), *Nietzsche as a Scholar of Antiquity*, New York/ London: Bloomsbury Academic, 2014, p. 3-26.

MONTINARI Mazzino, «*La volonté de puissance*» *n'existe pas*, texte établi et préfacé par P. D'Iorio, trad. P. Farazzi et M. Valensi, Paris: L'Éclat, 1998.

- NIETZSCHE Friedrich, *Les philosophes préplatoniciens*, suivi de *Les διαδοχαι des philosophes*, texte établi à partir des manuscrits par P. D'Iorio, présentés et annotés par P. D'Iorio et F. Fronterotta, et traduits de l'allemand (pour le texte de Nietzsche) et de l'italien (pour la présentation) par N. Ferrand, Combas: L'Éclat, 1994.
- NIETZSCHE Friedrich, *Œuvres*, I, sous la direction de M. de Launay, Paris: Gallimard, La Pléiade, 2000.
- SALANSKIS Emmanuel, *Nietzsche*, Paris: Les Belles Lettres, Figures du savoir, 2015.
- SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, 5 tomes, texte établi par F. Préchac et traduit par H. Noblot, Paris: Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1945-1964 (éd. revue et corrigée, 1991-2012).
- STEINRÜCK Martin, avec la collaboration d'Alessandra LUKINOVICH, *À quoi sert la métrique? Interprétation littéraire et analyse des formes métriques grecques: une introduction*, Grenoble: J. Millon, 2007.
- THÉOGNIS, *Poèmes élégiaques*, texte établi, traduit et commenté par Jean Carrière, Paris: Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1948 (réimp. 2003).